

## Compte rendu

Louis, Edouard. *En Finir avec Eddy Bellegueule*. Paris : Seuil. 2014.

Chris Reynolds-Chikuma  
University of Alberta

Certains éléments de ce texte feront plutôt penser, justement d'ailleurs, à une autobiographie et/ou parfois même à un essai, mais l'auteur est clair sur ce point : c'est un roman ; ce qu'il justifie par son insistance sur son caractère construit et sur la nécessité de cette reconstruction d'un vécu altéré par tant de facteurs (temps, émotion, langage, etc.). Cette reconstruction est mise en évidence de diverses manières dans le texte, usage des italiques pour le langage rapporté, parenthèses pour des métacommentaires (79, 82, etc.) et enfin aussi une fragmentation multiple. Le récit est fait de trois parties inégales : « Livre 1 : Picardie (fin des années 1990–début des années 2000) » (13-141); « Livre 2 : L'échec et la fuite » (145-213); « Épilogue » (214-220) ; ces trois titres sont sans cohérence apparente sinon celle de renvoyer aux divers facteurs qui font un récit: lieux-dates (Picardie, 2000); mots abstraits, mais indicatifs du sujet (échec, fuite); et terme littéraire renforçant le caractère construit et conclusif (épilogue). Chaque partie est aussi subdivisée en une série de « chapitres » précédés d'un titre nominal simple (une cinquantaine au total) : rencontre, « Mon père », « Les manières », « Au collège », « Ma mère », etc. Le but est donc à la fois d'être le plus proche possible de cette réalité qui se révélera comme ayant été très douloureuse, de recréer cette réalité déjà lointaine (temporellement, géographiquement, émotionnellement, sociologiquement), et de créer une distance qui empêcherait tout sentimentalisme, romantisme, ou misérabilisme.

L'auteur, encore très jeune (21 ans), a déjà publié une étude intitulée *Bourdieu ; l'insoumission en héritage* (2013) qui montre son « expérience » du jeu entre la réalité et la distance, distance nécessaire pour cette souffrance à la fois individuelle (la sienne) et si commune (celle de milliers d'autres, gays ou pauvres). Le protagoniste subit en effet une double discrimination, de classe sociale et de genre. Cette dernière est ancrée dans une homophobie profonde et est faite d'insultes (« pédé », « pédale », « sale baltringue », « tapette », etc.) et d'humiliations psychologiques, violences physiques : crachat (13, 1<sup>ère</sup> page), coups, relation sexuelle non consensuelle (« Le hangar », 145ff), etc. Dans un premier temps, il cherche à « devenir quelqu'un d'autre » (166) et d'être, d'agir, de sentir comme les autres (164) : à « singer les caractéristiques masculines »

(124) ou « je m'en souviens parce que je me répétais exactement cette phrase. Comme on peut faire une prière, avec ces mots et précisément ces mots *Aujourd'hui je serai un dur* (et je pleure alors que j'écris ces lignes ; je pleure parce que je trouve cette phrase ridicule et hideuse » (166). Il cherche à se montrer ou à flirter avec des filles : Laura (167) ; Sabrina (174). Mais cela provoque « la révolte du corps » (174) et finalement la fuite vers les classes supérieures, scolaires et sociales, par « la porte étroite » (201, allusion à Gide évidemment). Il est intéressant que la première « rencontre » des lecteurs avec cette discrimination se fasse par l'intermédiaire des gens qui avant auraient été eux-mêmes discriminés puisque la discrimination est faite par un Roux [voir *Poil de carotte*] et un petit (très peu d'œuvres ont raconté ce type de discrimination pourtant systématique) : « Dans le couloir sont apparus deux garçons, le premier, grand, aux cheveux roux et l'autre, petit, au dos voûté. Le grand aux cheveux roux a craché *prends ça dans ta gueule* » (13).

Cette première discrimination est redoublée par celle de la classe sociale, dont les dents sont encore un marqueur aujourd'hui, dit l'auteur (25), mais surtout la langue. Dans une interview, l'auteur cite Zola et Céline ainsi que Ernaux (*La Place*, 1993) comme précédents, mais pour ces essais de l'imitation de la langue « ouvrière », mais c'est pour s'en distinguer. La langue de cette « sous-classe » chez Louis, est un mélange de picard, d'argot, et d'idiomes populaires, et est en « marquée » en *italiques* par exemple « *chiottes* » (96), « *je vais te bouffer la chatte ma salope* » (66) ou « *pourrite* » (73). Mais l'auteur avoue aussi : « je suis las d'essayer de restituer le langage que j'utilisais alors » (82). Enfin, tout en citant Stefan Zweig il insiste aussi sur le fait que les corps de ces discriminés sont « déchirés entre la soumission la plus totale et la révolte permanente » (62).

Bien que profondément empathique, le narrateur raconte pourtant que sa souffrance est redoublée, car il ne s'est jamais senti des leurs (33), il fallait fuir (165). La dédicace « A Didier Eribon », professeur de sociologie et spécialiste des questions de genres et de l'homosexualité en France, auteur de la première biographie de Foucault (1989) et auteur du livre *Retour à Reims* (2010) dans lequel il contextualise son « Coming Out/Sortie du placard » dans le cadre de la problématique des classes sociales, renvoie à ce milieu dans lequel Édouard Louis/Eddy Bellegueule a vécu, et duquel il cherche aujourd'hui à comprendre la subtilité des codes de domination (hétérosexuelle ou bourgeoise ou autre). L'exergue de Duras « Pour la première fois mon nom prononcé ne nomme pas » renvoie au titre programmatique du roman, « En finir avec Eddy Bellegueule », par lequel il s'agit d'en finir avec la nomination-prison. Ce nom de « Eddy Bellegueule » servait en effet à enfermer le

protagoniste dans une serie de stéréotypes, de normes et d'insultes, et d'autres formes de codages plus subtils, moins visibles, mais tout aussi violents.